

CHAPITRE I

Le premier dieu est né dans la peur

Avant les temples, avant les livres sacrés, avant les prêtres, avant les dogmes, avant les interdits gravés dans la pierre ou murmurés à l'oreille des enfants, il y eut la peur.

Pas une peur abstraite, raffinée, philosophique, mise en phrases propres par des hommes assis dans des bibliothèques. Une peur brute. Animale. Physique. Une peur qui serre la gorge quand le soleil disparaît derrière l'horizon et que la nuit avale le monde. Une peur qui traverse le ventre quand le ciel se déchire sans prévenir. Une peur qui reste dans la peau quand un enfant meurt de fièvre, quand la chasse échoue, quand la pluie ne vient pas, quand les bêtes tournent autour du camp, quand le ventre creuse plus fort que les promesses du lendemain.

C'est là que commence le sacré.

Non pas dans une révélation lumineuse descendue du ciel, mais dans une incapacité humaine à vivre face à un monde muet. L'homme préhistorique n'a pas encore de science, pas de météorologie, pas de microbiologie, pas de médecine, pas de géologie, pas d'astronomie structurée. Il voit. Il subit. Il tremble. Et surtout, il cherche une intention derrière ce qui lui arrive.

La foudre frappe. Pour nous, elle est un phénomène électrique. Pour lui, elle est une colère. La rivière déborde. Pour nous, elle est conséquence de pluies, de sols saturés, de reliefs, de saisons. Pour lui, elle est une force qui réclame quelque chose. La maladie emporte un membre du clan. Pour nous, il peut s'agir d'infection, de virus, de bactérie, de blessure, de contamination. Pour lui, c'est une intrusion invisible, une malédiction, un esprit, un signe. La chasse échoue plusieurs jours de suite. Pour nous, les animaux ont migré, les traces ont été mal lues, les conditions sont mauvaises. Pour lui, quelque chose a été offensé.

L'homme n'explique pas encore le monde. Il le négocie.

C'est probablement la première fonction du divin : rendre le monde négociable. Si la tempête a une cause consciente, peut-être peut-on l'apaiser. Si la maladie a une intention, peut-être peut-on la détourner. Si la famine vient d'un esprit mécontent, peut-être peut-on offrir, chanter, danser, sacrifier, obéir, réparer. Le réel cesse alors d'être un chaos incompréhensible. Il devient une relation. Terrifiante, instable, parfois cruelle, mais une relation tout de même.

Et une relation, au moins, permet l'espoir d'une réponse.

Le hasard pur est mentalement insupportable. Il n'a pas de visage. Il ne répond pas. Il n'entend pas. Il ne punit pas, ne récompense pas, ne pardonne pas. Il arrive, simplement. Voilà ce que l'esprit humain supporte le moins : l'événement sans destinataire, la douleur sans auteur, la perte sans sens. L'homme préfère souvent croire qu'une force invisible lui en veut plutôt que d'admettre que personne ne le vise. Car être victime d'une colère divine est encore une manière d'être pris en compte. Être broyé par l'indifférence du monde, c'est une humiliation plus grande.

Le premier dieu est né là : dans le besoin de transformer l'indifférence en interlocuteur.

Avant d'être un créateur tout-puissant, Dieu fut sans doute une présence diffuse. Un souffle dans l'arbre, une force dans la pierre, un esprit dans l'animal, une mémoire dans les morts, une volonté dans le tonnerre. Les premières formes du sacré ne ressemblent pas à un vieillard céleste surveillant la morale des humains depuis un tribunal métaphysique. Elles ressemblent plutôt à un monde saturé de présences. Tout peut voir. Tout peut entendre. Tout peut répondre.

La forêt n'est pas seulement un lieu. Elle est habitée. La montagne n'est pas seulement une masse rocheuse. Elle domine, protège, menace. La rivière n'est pas seulement de l'eau en mouvement. Elle nourrit, emporte, refuse, donne. L'animal n'est pas seulement une proie. Il possède une puissance, une ruse, une âme peut-être. Le mort n'est pas seulement un corps rendu à la terre. Il demeure quelque part, proche, susceptible d'aider ou de nuire.

C'est l'animisme : cette intuition ancienne selon laquelle le monde entier est vivant, ou du moins traversé par des forces invisibles. Rien n'est neutre. Rien n'est totalement muet. Chaque élément peut porter une intention. Pour un esprit moderne formé à la rationalité, cela peut sembler naïf. Mais ce serait une erreur de le mépriser trop vite. L'animisme n'est pas une stupidité primitive. C'est une manière de survivre cognitivement dans un monde que l'on ne peut pas encore comprendre autrement.

Quand tout peut tuer, tout devient signe.

La nuit, surtout, devait être une matrice de dieux.

Nous avons oublié ce que fut la nuit avant l'électricité. Nous vivons dans des villes qui insultent les étoiles avec leurs lampadaires, des chambres où un interrupteur suffit à chasser l'obscurité, des écrans qui remplacent les feux de camp. Mais pour l'homme ancien, la nuit n'était pas une ambiance. C'était une menace. Une disparition du monde visible. Une dépossession. Les formes se brouillent, les sons grossissent, les prédateurs avancent, les morts reviennent dans les rêves, les peurs prennent du volume.

Dans cette obscurité, l'imagination n'est pas un luxe. C'est un organe de survie.

Elle anticipe. Elle projette. Elle peuple le vide. Elle transforme un craquement en présence, une ombre en bête, un souffle en esprit. Parfois elle sauve, parce qu'il vaut mieux croire entendre un danger et fuir que rire de sa peur et se faire ouvrir la gorge par ce qui avançait vraiment derrière les arbres. Mais cette imagination de survie produit aussi du sacré. À force de voir des intentions partout, l'homme finit par donner au monde une profondeur invisible.

Le monde ne se contente plus d'exister. Il signifie.

C'est une bascule immense. Dès qu'un phénomène signifie, il peut être interprété. Dès qu'il peut être interprété, certains prétendront mieux l'interpréter que les autres. Et déjà, avant même les religions organisées, se dessine la première hiérarchie du sacré : celui qui comprend les signes et ceux qui doivent l'écouter.

Le chaman, le devin, le guérisseur, l'ancien, celui qui sait parler aux morts ou lire les traces de l'invisible, n'apparaît pas par hasard. Il répond à un besoin vital. Quand la maladie frappe, il faut quelqu'un qui sache quoi faire. Quand le gibier disparaît, il faut quelqu'un qui sache à qui

demander. Quand un rêve trouble le clan, il faut quelqu'un qui sache ce que les morts veulent dire. Le spécialiste du sacré naît de l'angoisse collective. Il devient l'intermédiaire entre l'humain vulnérable et un monde supposé intentionnel.

C'est le début d'une longue histoire : l'homme invente l'invisible, puis invente ceux qui prétendent le traduire.

À ce stade, il ne faut pas imaginer une religion constituée. Pas encore. Il n'y a pas forcément de doctrine stable, pas de théologie propre, pas d'institution centralisée. Il y a des gestes. Des rites. Des interdits. Des récits. Des peurs partagées. Des morts honorés. Des animaux puissants. Des lieux dangereux. Des cycles naturels qu'il faut respecter. La croyance n'est pas encore enfermée dans un livre. Elle circule dans les corps, les chants, les danses, les traces, les offrandes, les blessures, les souvenirs.

Le sacré est d'abord pratique.

Il sert à traverser l'incertitude. Il organise l'attente. Il donne des gestes à accomplir quand on ne peut rien contrôler. Et c'est déjà beaucoup. Car l'être humain préfère presque toujours une action symbolique à une impuissance nue. Faire un rite ne garantit pas la pluie, mais cela donne au groupe l'impression de ne pas être simplement abandonné sous un ciel fermé. Honorer les morts ne prouve pas qu'ils entendent, mais cela empêche leur disparition de devenir seulement une absence. Offrir quelque chose à la forêt ne change peut-être rien à la chasse, mais cela transforme la violence de tuer en échange, en dette, en relation.

Le sacré humanise l'insupportable.

Il faut bien comprendre cette ambiguïté, sinon le livre deviendrait bête. La religion n'est pas seulement une escroquerie montée par des prêtres cyniques autour d'un feu en se frottant les mains. Ce genre de vision est confortable pour ceux qui veulent se croire supérieurs à toute l'histoire humaine. Elle est aussi trop courte. Avant de devenir pouvoir, le sacré fut une réponse. Avant d'être un instrument de domination, il fut une tentative de tenir debout.

L'homme n'a pas commencé par croire pour asservir les autres. Il a probablement commencé par croire pour ne pas devenir fou.

Mais une réponse née de la peur garde la forme de la peur. C'est là que le problème commence.

Si le monde invisible peut être apaisé, il peut aussi être offensé. Si les morts protègent, ils peuvent se venger. Si les esprits donnent la chasse, ils peuvent la retirer. Si la pluie vient d'une puissance, la sécheresse devient un message. Dès lors, chaque malheur cherche son coupable. Quelqu'un n'a pas respecté l'interdit. Quelqu'un a mangé ce qu'il ne fallait pas. Quelqu'un a touché ce qui devait rester pur. Quelqu'un a couché avec la mauvaise personne, parlé au mauvais moment, négligé le rite, brisé la règle.

La peur du chaos devient peur de la faute.

Et cette transformation est capitale. Car elle permet de passer d'un monde dangereux à un monde moralement dangereux. La tempête n'est plus seulement une tempête. Elle peut être une punition. La maladie n'est plus seulement une maladie. Elle peut être une sanction. La famine n'est plus seulement une catastrophe. Elle peut être le résultat d'une transgression. Ce glissement est immense : il donne un sens au malheur, mais il fabrique aussi de la culpabilité.

Là encore, l'humain préfère parfois être coupable plutôt qu'impuissant.

C'est terrible, mais logique. Si je suis coupable, alors quelque chose dépend encore de moi. Je peux réparer, me purifier, obéir, offrir, changer. Si je suis simplement victime du hasard, je n'ai rien à faire sauf subir. La culpabilité est une prison, mais c'est une prison qui donne l'illusion d'une porte. L'impuissance, elle, n'en donne aucune.

Le sacré est donc une réponse au chaos, mais il introduit un autre chaos : celui des signes à interpréter sans fin.

Car si tout signifie, rien n'est innocent. Une naissance difficile, un animal aperçu au mauvais endroit, une étoile filante, une fièvre, un rêve, un orage, une récolte mauvaise, une mort soudaine : tout peut devenir message. L'homme se retrouve alors pris dans une conversation où personne ne parle clairement. C'est l'une des grandes ironies du religieux : il prétend rendre le monde lisible, mais il multiplie les énigmes. Il apaise l'angoisse en la codifiant.

Au lieu d'avoir peur du hasard, on a peur de mal comprendre ce que l'invisible réclame.

C'est ainsi que naissent les rites. Ils sont des réponses répétées à l'incertitude. Ils mettent de l'ordre là où le réel échappe. Ils rassurent parce qu'ils donnent une forme à l'impuissance. On enterre les morts d'une certaine manière. On chasse avec certains gestes. On évite certains lieux. On prononce certaines paroles. On respecte certaines périodes. On offre une partie de ce que l'on possède. On se prive pour obtenir. On se purifie pour approcher. On transmet aux enfants ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut jamais faire.

Le rite est une mémoire de la peur.

Il dit : un jour, nous avons eu peur, et voici le geste qui nous a permis de continuer.

Peu à peu, ces gestes deviennent plus solides que leur origine. On ne sait plus toujours pourquoi il faut faire ainsi, mais il faut faire ainsi. La coutume survit à la cause. L'interdit survit à la circonstance. L'habitude devient vérité. Et quand une pratique ancienne n'a plus d'explication claire, le sacré arrive souvent pour lui donner un air d'éternité. « Nos ancêtres faisaient ainsi » devient « les esprits l'exigent », puis « Dieu l'ordonne ».

La religion future est déjà en germe dans cette mécanique.

Au commencement, il y a la peur de mourir. Puis le besoin d'apaiser. Puis le rite. Puis l'interdit. Puis l'interprète. Puis l'autorité. Puis la transmission. Puis la punition. Puis la loi. Le tout, bien sûr, enveloppé dans la certitude que cela vient d'ailleurs. C'est très pratique, l'ailleurs. Il permet aux décisions humaines de se présenter avec un masque cosmique.

Mais avant d'en arriver aux grands dieux, aux royaumes célestes et aux empires religieux, il faut rester encore un moment dans ce monde premier, ce monde où l'invisible n'est pas encore centralisé. C'est un monde peuplé d'esprits, pas encore gouverné par un seul maître. Un monde

où les morts continuent d'exister autour des vivants. Un monde où les animaux peuvent être frères, messagers, ancêtres ou puissances. Un monde où la frontière entre nature et surnaturel n'a pas encore été tracée au couteau.

Cette distinction, justement, est moderne. Pour beaucoup de sociétés anciennes, il n'y a pas d'un côté un monde naturel et de l'autre un monde surnaturel. Il y a un seul monde, rempli de couches visibles et invisibles. Les esprits ne sont pas « au-delà » du réel. Ils font partie du réel. Les ancêtres ne sont pas des concepts poétiques. Ils agissent. La montagne n'est pas une métaphore. Elle est une présence. La rivière n'est pas un décor. Elle est une puissance avec laquelle il faut composer.

Dieu, avant d'être transcendant, fut immanent. Il était dans le monde, partout, fragmenté, mouvant, proche, inquiétant.

Puis, avec le temps, les sociétés changent. Les groupes s'agrandissent. L'agriculture transforme le rapport au territoire. Les récoltes imposent des cycles, des calendriers, des attentes, des dépendances nouvelles. Les humains se sédentarisent, accumulent, héritent, organisent. Le sacré suit le mouvement. Les forces invisibles se hiérarchisent. Certains dieux deviennent plus importants que d'autres. Les puissances de la fertilité, de la guerre, de la pluie, du soleil, de la mort prennent de l'ampleur. Le monde invisible commence à ressembler au monde social : avec ses chefs, ses conflits, ses familles, ses ordres, ses privilèges.

Ce n'est pas Dieu qui crée l'homme à son image. C'est souvent l'homme qui crée les dieux à l'image de ses propres structures.

Les sociétés de chasseurs imaginent des esprits liés aux animaux, aux pistes, aux forêts, aux morts proches. Les sociétés agricoles sacralisent davantage la fertilité, la pluie, la terre, les cycles, les récoltes. Les sociétés guerrières honorent des dieux de conquête, de force, d'honneur, de victoire. Les sociétés patriarcales finissent souvent par placer au sommet des figures masculines de commandement. Les sociétés impériales imaginent des dieux souverains, organisés comme des cours célestes. Le ciel devient une administration géante. L'Olympe, le panthéon, le royaume divin : autant de miroirs agrandis des ordres humains.

Le divin prétend venir d'en haut, mais il porte beaucoup de poussière terrestre sous les sandales.

Cette observation ne réduit pas la religion à un simple mensonge. Elle la rend plus intéressante. Elle montre que les dieux sont des archives. Ils conservent les peurs, les désirs, les hiérarchies et les obsessions des sociétés qui les produisent. Étudier un dieu, c'est souvent étudier ceux qui l'ont imaginé. Leurs angoisses. Leurs besoins. Leur rapport à la violence, au sexe, à la mort, à l'autorité, à la nature, au féminin, à l'étranger.

Les dieux sont des autoportraits que les peuples signent rarement.

Le premier dieu, donc, n'est pas une idée pure. Il est une empreinte. Une projection. Une tentative de peupler le silence. L'homme regarde le monde, ne comprend pas ce qui lui arrive, et plutôt que de rester face au vide, il y place une volonté. Le sacré naît de cette opération mentale : donner un visage à ce qui n'en a pas.

Ce geste a quelque chose de magnifique et de dangereux.

Magnifique, parce qu'il révèle une imagination capable de transformer l'effroi en récit. L'homme ne se contente pas de subir : il raconte. Il donne une forme à la nuit. Il invente des gestes contre la mort. Il fait parler les absents. Il cherche une alliance avec ce qui le dépasse. Il refuse d'être seulement une bête terrifiée dans un monde hostile.

Dangereux, parce que tout visage donné au chaos peut devenir un maître. Dès qu'on croit savoir ce que l'invisible veut, on peut imposer aux autres ce qu'ils doivent faire. Dès qu'un malheur est interprété comme une punition, il faut trouver le coupable. Dès qu'un rite devient nécessaire au salut du groupe, celui qui le refuse devient menace. Dès qu'un esprit protège la communauté, l'étranger peut être vu comme impur, hostile, maudit. Le sacré rassemble, mais il sépare. Il rassure, mais il surveille. Il donne du sens, mais il peut confisquer la liberté de ne pas y croire.

Voilà le paradoxe originel.

L'homme invente le sacré pour apprivoiser sa peur. Puis le sacré lui apprend de nouvelles peurs.

Peur de l'esprit offensé. Peur du mort mal enterré. Peur de l'interdit brisé. Peur de la souillure. Peur du signe mal compris. Peur de celui qui ne respecte pas le rite. Peur de la colère invisible. Ce qui devait rendre le monde moins effrayant peut finir par l'emplir de menaces supplémentaires. Le remède transporte déjà son poison.

Il ne faut donc pas demander au premier dieu d'être rationnel. Il ne l'a jamais été. Il n'était pas là pour expliquer correctement. Il était là pour rendre supportable. C'est différent. La religion, dans sa forme la plus ancienne, ne naît pas d'une enquête scientifique ratée. Elle naît d'un besoin psychique, social et existentiel. Elle répond moins à la question « qu'est-ce qui est vrai ? » qu'à la question « comment continuer à vivre dans un monde qui nous dépasse ? »

C'est pourquoi la critique de Dieu doit être plus subtile qu'un simple ricanement moderne.

Oui, les dieux sont probablement des créations humaines. Oui, ils portent les marques de l'ignorance, de la peur et de l'organisation sociale. Oui, ils ont souvent servi à justifier des absurdités, des violences, des hiérarchies et des soumissions. Mais ils témoignent aussi de quelque chose de profondément humain : notre incapacité à rester seuls face à l'inconnu.

L'homme a inventé le sacré parce qu'il voulait que le monde lui réponde.

Il voulait que la pluie entende ses chants. Que les morts reçoivent ses offrandes. Que la chasse dépende d'un pacte plutôt que d'une chance aveugle. Que la maladie puisse être combattue par des gestes symboliques quand les remèdes manquaient. Que la mort ne soit pas une disparition, mais un déplacement. Que la nuit ne soit pas seulement noire, mais habitée.

Ce besoin n'a pas disparu. Il a seulement changé de langage.

Nous ne voyons plus Zeus dans l'orage, mais nous cherchons encore des signes dans les coïncidences. Nous ne sacrifions plus toujours aux esprits de la forêt, mais nous continuons à demander à l'univers de « nous envoyer » ce que nous désirons. Nous rions des anciens qui lisaient les entrailles d'animaux, puis nous consultons des algorithmes, des horoscopes, des tests de personnalité ou des gourous modernes avec la même faim de certitude. Le décor change. La mécanique reste. L'humain supporte mal que le réel soit muet.

Le premier dieu est né dans la peur, mais il n'est pas resté dans les cavernes.

Il nous a suivis. Il s'est habillé en théologie, en morale, en philosophie, en développement personnel, en destin, en énergie, en mission de vie. Il a quitté les arbres pour entrer dans les temples. Il a quitté les temples pour entrer dans les livres. Il a quitté les livres pour entrer dans les lois. Il a quitté les lois pour entrer dans les consciences. Il est devenu plus abstrait, plus sophistiqué, parfois plus présent encore.

Mais son origine demeure visible.

Derrière le dieu qui juge, il y a l'homme qui craint de mal faire. Derrière le dieu qui protège, il y a l'homme qui tremble dans la nuit. Derrière le dieu qui donne un sens à la souffrance, il y a l'homme qui ne supporte pas que son enfant soit mort pour rien. Derrière le dieu créateur, il y a l'homme qui préfère une intention première à une énigme sans visage.

Le sacré commence ainsi : par une peur qui refuse de rester muette.

Et peut-être est-ce cela qu'il faut regarder sans mépris, mais sans illusion. Le premier dieu ne descend pas du ciel. Il monte de l'angoisse humaine. Il prend forme dans la gorge serrée, dans le cri devant le cadavre, dans les mains levées vers l'orage, dans l'offrande déposée au bord d'un feu, dans le rêve où les morts reviennent parce que les vivants ne savent pas les laisser partir.

Dieu n'est pas d'abord une vérité. Il est une réponse.

Une réponse ancienne, puissante, fragile, poétique parfois, dangereuse souvent. Une réponse inventée par une créature trop consciente pour vivre comme un animal, mais trop ignorante pour comprendre le monde qu'elle habitait.

Le premier dieu est né dans la peur.

Tous les autres ont appris à parler son langage.